

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

# L'AUTRE MOITIÉ DU MONDE

De la même autrice chez Voir de près,  
éditions en grands caractères :

*Une immense sensation de calme*  
*Le Sanctuaire*

LAURINE ROUX

# L'AUTRE MOITIÉ DU MONDE

*Roman*



**VOIR DE PRÈS**

© Les Éditions du Sonneur.  
© 2022, Voir de Près pour la  
présente édition.

ISBN 978-2-37828-517-3

VOIR DE PRÈS  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

À STÉPHANE,  
L'AUTRE MOITIÉ DU MONDE.

*Là-bas, tu trouveras tout ce à quoi  
je tiens.  
L'endroit que j'aime. Où les rêves  
m'ont creusé les flancs.*

JUAN RULFO, *PEDRO PÁRAMO*

(( ))

Derrière chaque bouquet au bord de la route se tient un fantôme. Sa silhouette flotte en lisière, vie brumeuse dont on ne saura rien, à peine les derniers instants. Le reste, on peut uniquement l'imaginer : une maison non loin, quelqu'un resté seul, une toile cirée avec des motifs, longtemps on a mis une assiette en trop. Chaque fois les mains ont frémi. Cela fait cet effet de toucher l'absence.

Derrière chaque bouquet au bord de la route, la même scène : un tronc, peut-être un léger assoupissement, des éclats de verre – lumières rouges

et blanches – et le volant auquel s'accroche le conducteur, yeux écarquillés une fraction de seconde avant le choc. Parfois, l'autoradio continue de tourner quand le cœur a cessé.

Derrière chaque bouquet au bord de la route, il y a une main. Qui accroche les tiges. Les doigts ont trempé dans les larmes. Depuis, elles ont séché. Mais les doigts restent lourds de chagrin. De ce chagrin qui meut les corps, les conduit chaque semaine au bord de la route ; la ficelle, le nœud, parfois sous la pluie, décrocher, remplacer. Comme ils sont vivants, ces doigts. Ce sont eux qui ont tenu quand tout vacillait ; éplucher les légumes, remettre une mèche échappée du chignon,

caresser la tête du chat quand il réclame ses croquettes. Tout tient dans cette main. Le quotidien dans une poignée. Et un jour, quand le fantôme s'est présenté, la main n'a pas hésité. Elle s'est ouverte et a dit, *Viens.*

Les fantômes, ils mangent des fleurs. Des fraîches. Sans quoi, ils meurent. Sans amour, les fantômes n'existeraient pas. Voilà ce que nous apprennent les bouquets au bord de la route.

Ce qu'ils ne nous apprennent pas, c'est qu'ici, à l'entrée des rizières, là où quelqu'un accroche chaque semaine une gerbe d'œillets à la glissière de sécurité, il n'y a pas eu d'accident. Aucun éclat de verre, pas

plus que d'autoradio qui continue de grésiller. Seulement l'épaisseur chaude du bitume sur la plaine. Les gens du coin préfèrent penser que Toya Vásquez Montalbán est folle, qui dépose ces bouquets depuis que la route est route. Personne n'a envie de se souvenir des fantômes qu'elle garde vivants.

Pour l'instant, Luz Ortega ignore encore tout de la femme aux fleurs et du delta.

**(( 1 ))**

Du château, Toya n'a jamais gravi les marches. Elle arrive par l'olive-raie qui tapisse le bas de la colline, évite d'accrocher ses vêtements aux bras querelleurs des agaves, atteint les orangers. Là, elle reprend son souffle. Les abeilles couronnent son crin brun. La petite préfère ce fouillis d'odeurs aux symétries des rosiers de Madame. L'enfant n'a que très rarement aperçu la Marquise en ses jardins. Les fois où cette dernière s'est laissé voir, sa robe rouge claquait par terre, soulevant des nuages de poussière, comme si les ordres assénés à Pepe, le jardinier,

propageaient leurs ondes sèches au coton.

Aujourd'hui, doña Serena n'est pas dehors. La matinée chauffe déjà les peaux. Toya profite de l'ombre d'un citronnier, avise la bâtisse, ses colonnades. Les volets sont entrebâillés, les fenêtres si nombreuses qu'on dirait des yeux d'araignée. Derrière, la famille Ibáñez vaque à ses occupations, Madame penchée sur un registre, à vérifier les comptes des rizières, Monsieur à inspecter son uniforme. Assommés par le soleil, les alanos de Carlos, le fils de la famille, somnolent dans le chenil, n'aboient même pas à l'approche de l'enfant. Elle ferme les yeux, chasse l'image du petit marquis et de ses chiens.

Toya pousse la porte. Sa mère s'affaire au-dessus de la table, pèle l'ail, le dégerme, jette les gousses au fond du mortier. Elles rejoignent les pignons et l'épaisse couche de pain grillé que Pilar broie d'un énergique coup de main. Rien qu'en humant l'air, la gamine sait quelle *picada* se prépare en vue de quel ragoût. Ce midi, les Ibáñez déjeuneront d'un lièvre à la cannelle. Quelques heures auparavant, la petite a levé la bête au collet, elle vient livrer son butin. La Marquise apprécie le gibier fraîchement capturé. Quand Toya rapporte des vivres, ça permet de grappiller trois sous en plus.

Sur le billot, à l'endroit où Pilar découpe les viandes, les mouve-

ments du couteau ont creusé le bois en cuvette. Le lièvre y gît, trapu. La cuisinière l'attrape par les oreilles, le soupèse. Au moins quatre livres. Elle caresse les cheveux de sa fille. L'odeur de l'ail incrustée sous ses ongles se mêle aux effluves nerveux de la bête. L'enfant ferme les yeux, respire. Elle voudrait rester toute la matinée mais il faut se hâter. On ne sait jamais : un jour les Ibáñez tolèrent, l'autre ils rossent.

Quand Pilar a incisé la peau du ventre, retiré les viscères, elle sectionne les pattes pour dépouiller l'animal. Toya récupère le pelage et les abats, se glisse par la porte arrière. Avant de rejoindre leur baraque, elle fait un crochet par le